

FÉLIX
VILLENEUVE

STANKÉ



PLOMB



**FÉLIX
VILLENEUVE**

PLOMB

STANKE
Une société de Québecor Média

Merci aux premières lectrices de Plomb

Agathe Roman

Toula Drimonis

Vicky Croisetière

Pour leur apport immensurable, leur soutien et leur amitié.

1
Égaré



Lorsque je me la représentais, parfois, je voyais en rêve une grande et svelte amphore, lustrée, couleur terre et sable. Sur le galbe des flancs, tout autour de la taille, étaient peintes de magnifiques korêes azur et bleu de mer. Des scènes de danse, des scènes d'agapes, des scènes d'amour sous les oliviers. Et à l'intérieur de l'amphore, un mystère, un parfum subtil de myrrhe et de menthe, et le claquement liquide d'un nectar inconnu que j'étais impatient de goûter. Deux anses lisses où glisser les mains, deux courbes qui épousaient à merveille mes métacarpes, et une surface tout juste assez poreuse au bout des doigts pour permettre de soulever sans effort le vase et de le porter à la membrane palpitante de mes lèvres. Le contact était léger, d'une douceur incroyable, un effleurement fugace, une étoile filante tactile. Dans une cascade nonchalante, la liqueur cheminait contre la courbe de l'ensellure, s'écoulait vers le col, subjuguait mes papilles et se rendait maîtresse de mon palais. L'ivresse me

gagnait, une ivresse envoûtante, langoureuse, une ivresse des sens à faire capituler ma conscience. Et là, à l'apex des arabesques de cette jouissance chaleureuse et diffuse, une déflagration orgasmique à l'image de l'Etna, ou du Vésuve ; je ne sais plus, je ne sais rien. Je suis Pompéi ensevelie sous les laves ; l'Atlantide délavée par la mer écumeuse. Un feu dans les abysses, dans le noir sans lumière. Un homme et son amphore d'amour. Un homme et son amour. Juste moi et M.A.

Ça avait commencé un banal soir d'automne. Une porte s'était ouverte, lentement, dans un de ces crissemments macabres présageant les souffrances à venir, une sorte de plainte, d'appel à la pitié – immédiatement, le cœur se dilate, on fixe du regard, on écoute, tout ouïe, on se demande ce qui va suivre. Dans l'embrasure, centimètre par centimètre, s'était découverte la silhouette d'une femme. Les vagues de ses longs cheveux blonds, d'abord, puis l'épaule qui les recueillait en méandres désordonnés, le bras pendulant à peine contre la hanche, les courbes fines, une joue, un œil comme un colibri, le coin d'une lèvre rouge comme un pétale rouge, le nez, la bouche entière et écarlate, l'autre œil vert d'émeraude, l'autre joue, le reste de la chevelure ondulante. Voilà, elle était là, elle était apparue. Son regard scrutait au travers du mien cette pièce étrange où elle pénétrait, où un scénariste avait voulu porter tout notre doute, toute notre soif de réponses – moi, à cet instant, j'avais oublié le film. Je l'observais, elle, ébahi, ébloui, et mon ventre avait failli se fendre net sous ses convulsions douloureuses lorsque, d'un simple jeu de montage à la caméra, on me la voila.

C'est ainsi que j'aperçus M.A. pour la première fois et, déjà, elle avait comprimé le monde de mes pensées en une boulette ratatinée et sèche ; il n'y avait qu'elle, cet immense soleil brillant au-dessus de mes propres circonvolutions. On peut en rire, je le sais. J'en riais moi-même, au début. Ce n'était qu'une actrice, une inconnue télévisuelle. Un nom à ajouter à l'interminable liste de femmes qui se perdaient dans les dédales de mon cœur et à qui je donnais, l'espace de quelques secondes, toute mon affection, en rêve. L'ennui avec M.A. fut que ces secondes devinrent des mois, s'agglutinant, filant comme le vent dans les corridors de mes amours. J'avais beau revenir sur mes pas, prendre les détours connus, je m'égarais. Rien n'était plus pareil ; le trajet découpé dans mon cœur s'était irrémédiablement altéré. Je visionnais à nouveau le fameux film — un western lamentable intitulé *Le Grand Taureau de Cactus City*. Je l'admirais comme pour la première fois lorsqu'on la rencontrait dans un saloon pourri à danser le french cancan, puis je la suivais des yeux lorsqu'elle était kidnappée par un tueur à gages afin de servir d'appât, je pleurais avec elle lorsqu'elle entrait dans la pièce où le tueur avait laissé la dépouille de son frère, je suais d'excitation lorsqu'elle confrontait le salopard pour le provoquer en duel, j'étais au bout de mon siège lorsque, au moment de dégainer son revolver, le méchant personnage se trouvait pris en chasse et éviscéré par un bœuf gigantesque (qui représente, à ce que j'en comprends, l'esprit vengeur et protecteur du frère ; une histoire ridicule, vraiment), j'atteignais l'extase, enfin, lorsque la caméra se fixait sur

elle, victorieuse, éclatante, ruisselante sous les rayons ardents, la peau dorée à point, le souffle court, les yeux épuisés mais heureux, tout son corps comme rempli d'un souffle divin et incompréhensible. Mon cœur tambourinait violemment. Chaque fois, j'oubliais ma respiration et mes paupières ouvertes pendant l'entière-
reté de la longue minute que durait cette apothéose pitoyable et ô combien jouissive. Puis l'écran tournait au noir, et je cherchais mon air.

Un coup de foudre. L'expression est usée, précai-
rement suspendue aux ficelles effilochées décorant la voûte des lieux communs. Et pourtant, BANG ! Un grand coup de foudre, un éclair en travers de ma cer-
velle. Voilà ce qu'était M.A. Avant elle, un monde gris ; après elle, la cécité des ténèbres.

J'avais enregistré ou téléchargé tous ses films, par-
fois avant leur sortie, et je les avais copiés sur disque en deux exemplaires habilement dissimulés dans la maison. L'Autre n'en aurait probablement fait aucun cas, elle était si naïve. Mais je ne voulais pas risquer qu'elle déduise l'importance de ce trésor.

Je me suis ensuite mis, il le fallait bien, à collec-
tionner les magazines et autres publications qui avaient imprimé des photos ou des articles à propos de M.A. « La belle au cœur sauvage », « Tout sur la star du *Taureau de Cactus City* », « Myriam Aaron et sa féminité – entrevue exclusive ! », et ce magnifique texte de trois pages dans le *Hollywood Understars* : « Qui est Myriam Aaron ? Portrait d'une actrice au parcours singulier », dont les pages centrales offraient à mon regard un superbe gros plan monochrome sur

le visage tant aimé. J'accumulai tout tant et si bien que je dus, assez rapidement, me constituer une caverne d'Ali Baba au sous-sol, derrière la façade de l'atelier délaissé. J'installai une porte cadénassée. Chaque fois que je descendais, en sifflotant, avec de nouvelles trouvailles à ajouter à ma collection, j'introduisais la clé dans la serrure en murmurant du bout des lèvres : « Myriam, ouvre-toi. » Puis je souriais. Ça marchait à tout coup.

Dans les remugles de mon antre calfeutré, je visionnais les films pour la millième fois, les entrevues aussi, et les publicités. J'étais fasciné de n'avoir jamais prêté attention à M.A. avant son western de série B. Sa carrière avait pris son essor alors qu'elle était très jeune. Les feuilletons télévisés et les émissions pour enfants d'abord, puis, au fil des ans, pas moins de trente-deux publicités. J'en connaissais les slogans par cœur. « Essayez Nano-Tropics, pour des cheveux robustes au parfum exotique ! » « Le Tau-reau Blanc d'Héraklion, un vin digne de l'Olympe ! » « N'attendez pas le retour du prince charmant. Appelez Secours pour Elle, maintenant. » Je les débitais souvent en même temps que ses lèvres à elle, sur l'écran, puis je me ravisais, pour mieux entendre les intonations claires et changeantes de sa voix.

Bientôt, j'avais établi une routine solide, que j'honorais chaque jour, sans jamais faillir. Tout naturellement, j'en vins à nommer ma cachette le « Temple » ; au vu du rituel de plus en plus complexe auquel je m'y livrais, c'était approprié. À un certain moment, je fis brûler des bâtonnets d'encens pour me débarrasser

de l'air stagnant et dense qui encombrait l'endroit, mais je me retrouvai en fin de compte à m'arracher les bronches dans les volutes et j'abandonnai l'idée, non sans amertume. Je fus cependant heureux de constater que cela avait suffi au parfum pour s'imprégner dans les murs et au sein de l'unique grand rideau grenat qui pendait à une minuscule fenêtre dormante, dans le haut de la pièce. Dès lors, je pouvais respirer à pleins poumons l'air touffu de baume et méditer longuement devant l'autel où trônait la photo monochrome dans son cadre de cuivre.

Mon fameux rituel était le suivant : le matin, dès que je me retrouvais seul, je m'installais à l'ordinateur et j'épluchais consciencieusement Internet à la recherche de nouvelles révélations à propos de M.A. Si je pouvais les télécharger, cela s'ajoutait aussitôt à ma collection et était dûment caché. S'il s'agissait de journaux ou de magazines, je les commandais en ligne. Les affiches aussi. Parfois, j'attendais fébrilement que l'objet désiré soit en vente quelque part en ville, et alors j'allais le récupérer moi-même – c'était souvent plus rapide et moins cher ainsi. Quand mes trouvailles me satisfaisaient ou que, au contraire, j'étais épuisé de fureter sans rien découvrir – ces jours-là étaient de mauvais jours –, je descendais tranquillement au sous-sol, la bouche soudainement gorgée de salive, et je déverrouillais le cadenas du Temple comme on ouvre une boîte de chocolats. Je refermais derrière moi, puis je m'asseyais devant le portrait de M.A. Là, pensif, je la dévisageais, laissant errer mon regard sur ce visage que je connaissais sans le connaître, que je

reconnaissais sans jamais l'avoir vu, et qui recélait toujours des facettes et des angles subtils et inédits. Je récitais dans un murmure une interminable prière à quiconque pouvait m'entendre et m'exaucer. Je disais tout bas : « Nous serions un beau couple, tu ne penses pas, M.A. ? » Je rougissais à m'entendre, puis je riais, car j'étais seul et je discutais avec une photo.

J'écoutais ensuite un film, ou des entrevues, en déjeunant. Je devais absolument la voir bouger. Il y avait quelque chose d'organique dans le mouvement qu'aucun cliché du *Hollywood Understars* ne pourrait communiquer. Lorsque la satiété se faisait sentir, je me levais péniblement, comme un chat s'étire après un roupillon, puis je sortais de la pièce et je verrouillais le cadenas. Il était en général autour de quinze heures. Je me traînais sous la douche, je prenais une coupe de Taureau Blanc, et je passais les heures suivantes devant la télévision à dégommer d'autres joueurs au *sniper rifle*. Je gagnais presque à tous les coups.

Les marches craquaient bruyamment sous mes chaussettes quand je me rendais au Temple. Cela donnait à mes escapades quotidiennes un sentiment d'illégalité, un goût sirupeux de fruit défendu. M.A. était mon vin portugais que je sirotais, en cachette, dans mon Temple-remisette sous l'escalier grinçant. J'avais laissé planer l'idée que l'escalier devait être réparé, surtout pour motiver mes expéditions de plus en plus nombreuses dans le bas-ventre des fondations. Un truc tout bête qui s'était échappé d'un souffle en réponse au regard curieux de l'Autre. J'étais loin de me douter que la mère Teresa des opprimés

allait me rebattre les oreilles, semaine après semaine, de ce mensonge grossier et ridicule que j'essayais moi-même d'oublier. Elle proposait constamment son aide, me demandait si j'avais besoin d'outils ou de matériaux, m'interrogeait, l'air sincèrement intéressée, sur l'avancement des travaux. Sans y penser, je m'étais laissé engluier dans une toile impossible à défaire. Et quoi que je pusse dire, elle n'avait qu'une inquiétude à la bouche : « Ton dos. » « Prends soin de ton dos. » « Ne force pas trop avec ton dos. » « Ça n'est pas trop dur sur ton dos ? » Elle et le docteur, deux tarés qui ne cherchaient qu'à m'humilier par ma faiblesse. « Votre scoliose est assez prononcée, monsieur Hubert, on parle d'un angle de trente-sept degrés. Si vous ne faites aucun des exercices que je vous ai prescrits et si vous ne changez pas vos habitudes, comment diable pensez-vous améliorer votre sort ? » Comme si trois ou quatre étirements pouvaient me redresser la colonne et faire de moi un nouveau type d'hominidé bipède : un *Homo novus erectus*. À les entendre, j'aurais pu sonner les carillons de Notre-Dame. Évidemment, ma démarche était sensiblement inclinée ; pour me rendre d'un point à l'autre, je me promenais en italique sur les trottoirs. Je ressentais presque continuellement des douleurs acérées irradiantes ou bien diffuses dans les côtes et les vertèbres. Je ne pouvais rien soulever de trop lourd, ou du moins je devais me contorsionner pour ne pas me blesser. Et puis j'avais le souffle court également, mes poumons comprimés prisonniers de ma cage thoracique. Cela m'avait-il nui ? Souvent. Depuis toujours, même. Plus jeune,

je voulais devenir photographe. Mais j'avais abandonné. À cause de mon dos. Il y avait aussi que mes clichés étaient plats, sans substance. Je me contentais de photographier en surface, ce qui ne plaît à personne ; quand on décide de se faire photographier, on veut se faire prendre de l'intérieur, on veut qu'il y ait une sorte de déversement de notre âme sur la pellicule. Je le voyais immédiatement sur le portrait de M.A. Les prunelles pétillantes, la ligne de la mâchoire finement découpée sur l'ombre de sa gorge, les narines légèrement dilatées, les cheveux tombant avec naturel sur des tempes fort probablement douces comme du satin, quelques mèches inégales retroussées ici et là. Je la voyais respirer au travers du papier ciré. Parfois, j'hallucinai ses battements de cils, ou un mouvement à peine perceptible à la surface de ses lèvres. Je n'avais jamais réussi à prendre de photos aussi naturellement vivantes. Alors j'avais arrêté. Je ne me souvenais plus du moment exact, mais je me rappelais que mon dos me faisait atrocement souffrir. Même chose pour l'école. Comment étais-je censé demeurer assis toutes ces heures sur ma chaise raide et terriblement inconfortable ? J'aurais eu un avenir brillant, mais la scoliose avait tordu le cou à tous mes rêves, à toutes mes aspirations. J'aurais pu devenir quelqu'un. J'aurais pu, j'aurais très bien pu me trouver un emploi. Faire ces maudits exercices. Réparer ce foutu escalier qui n'avait pas besoin de réparations. J'aurais pu, n'eût été la scoliose. Absolument. J'étais un vainqueur. Un aigle. L'apex. Alors quoi, j'avais un talon d'Achille ? C'était sans importance. Dans les

leaderboards, j'étais toujours premier ; je choisissais simplement mes victoires.



L'idée me vint un jour en visionnant une toute nouvelle entrevue de M.A. Le journaliste faisait, ni plus ni moins, l'éloge de l'image qu'elle dégageait, une image de femme forte, séduisante et déterminée. M.A., par les cordes sonores de sa harpe vocale, avait répondu : « Je me vois difficilement ainsi, vous savez. Je suis plutôt intransigente envers moi-même, et lorsqu'on me dit que je projette une telle image, ça m'étonne. Mais c'est génial ! J'ai reçu une lettre, l'autre jour, d'une fillette de Vancouver – salut, Jessica ! Elle disait que j'étais son idole, que je l'inspirais à s'accomplir et à être ambitieuse. Incroyable, non ? Que je puisse aider certaines personnes à mieux vivre avec elles-mêmes, à devenir meilleures, je pense que c'est un cadeau inestimable. »

Mon visage prit la pâleur de celui de M.A. sur sa photo monochrome. Une lettre ! Quelle idée prodigieuse ! Je pouvais lui écrire, et elle me lirait sûrement ! Et si elle me répondait ? Une série d'explosions colorées m'éclatait le cerveau ; quelque chose de moi se retrouverait entre les mains et sous les yeux de M.A. ! Il y aurait contact ! Comme un faucon, je survolai les pièces de la maison et plongeai pour refermer mes serres sur le premier stylo que je vis.

Je tirai ensuite de son tiroir le papier à lettres que l'Autre conservait pour les invitations officielles. Je m'installai dans le Temple et commençai à rédiger mon message.

Myriam,

Chère Myriam,

Tant à vous dire... pourtant, il faut serrer les rênes. Obstruer le vallon. Dans ma tête, c'est la débandade, mais dans les halls de cette lettre, il faut faire preuve de déférence. Comme en un cloître sinueux ouvert sur le ciel. Et la pierre et les cieux ; tout, ici, n'existe que pour votre gloire.

Je vous admire.

Vous riez, sans doute. Rougissez-vous ? Comme vous devez rayonner lorsque vous rougissez...

Je rêve que nous partons vers les étoiles, tous deux, à vol d'oiseau. Main dans la main.

Que devrais-je dire ? Que je vous ai aimée à la folie dès votre entrée dans « Le Grand Taureau de Cactus City » ? Ce serait passer sous silence chaque seconde que j'ai pu arrondir au galbe de vos courbes. Chaque seconde où je suis demeuré rivé à votre image, cloué à me perdre entre l'acier et le sang, à percevoir vos yeux dans le rouge écarlate de mon hémoglobine dégainée et vaine.

Si c'était vrai. Si vous étiez ici. Nous marcherions sous les lauriers en fleur ; nous piétinerions les hyacinthes.

Et toujours, dans le bleu, éblouissante, votre ardeur. Myriam Ardente, comme un trait oblique entre ciel et terre. Un crachat de Prométhée pour mettre le feu aux cœurs – le dernier affront de l'enchaîné du Caucase.

*Myriam, je vous écrirais, et vous écrirai, pour l'éternité.
Mais c'est bien peu dire, et vous méritez l'exceptionnel.*

*Je vous adore et vous aime et vous admire. S'il vous
plaît, répondez-moi, et je vous promets, pour ma part,
d'être digne de vous.*

J'attends votre réponse comme l'oiseau le printemps.

Votre admirateur le plus profondément dévoué,

I. Hubert

J'approchai le papier de ma bouche et y déposai un baiser ; le subtil parfum de l'encre fraîche me remplit les narines. Je photocopiai mon œuvre dans le but avoué de l'encadrer, un jour, avec sa réponse. Puis j'inscrivis avec soin l'adresse et le nom sur l'enveloppe, je glissai la lettre dans son vêtement de route et je léchai le rabat en m'assurant de ne pas laisser un seul millimètre de colle sèche. Sans perdre une seconde, je me précipitai au bureau de poste et envoyai le tout par courrier express.

Sur le trottoir serpentant qui me reconduisit jusqu'à la maison, je marchais avec légèreté. Aveugle de rêveries et d'adrénaline, je laissais le chemin guider mes pas alors que j'entonnais de ma plus belle voix une vieille chanson dont j'avais oublié le titre : « J'étais perdu, perdu dans la pénombre/ Quand tu as déversé ta pluie d'étoiles blondes/ Tu m'as donné des ailes, des ailes, des ailes/ Je vole à la rencontre de ton ciel. »



Trois mois. Je pus attendre, dans un effort inhumain, trois longs mois. Au début, je relativisai : M.A. devait recevoir des centaines, voire des milliers de lettres comme la mienne. Il lui faudrait du temps pour parvenir à la lire, et davantage pour écrire une réponse. Je laissai donc les semaines filer, comme une pelote que l'on déroule pour retrouver son chemin. À chaque instant, je suivais à rebours le trajet tortueux de mon attente et je me retrouvais, toujours, face à sa source, face à la peur invincible de ne pas être lu par M.A. De ne pas être aimé par mes mots. De ne pas sentir un soupçon de réciprocité. La peur d'un échec.

Au bout de quatre-vingt-dix jours, je repris mon manège, stylo en main et papier vierge étalé sur la table – papier parfumé, cette fois-ci. Que pouvais-je lui dire ? Peut-être n'avais-je pas été clair dans mon premier message...

Très chère Myriam,

Voilà trois longs mois écoulés, rendus à l'état statique des choses d'où rien, jamais plus, ne se tire. Trois mois depuis ma première lettre.

Peut-être ne l'avez-vous pas reçue ; peut-être s'est-elle, comme moi, égarée ? Si c'est le cas et qu'elle n'a pas encore rejoint les autres missives, innombrables, qui attendent votre soin, je m'excuse à l'avance.

Mais si vous l'avez bel et bien reçue et n'avez pas daigné me répondre, j'avoue dans ce cas être déçu, et même irrité.

Que dois-je dire de plus pour mériter un peu d'attention ? Que désire donc Myriam Aaron ? Je tends les mains, pourtant vous êtes insaisissable. Comme un soleil dans

le vertige de ses hauteurs ; que suis-je alors pour vous, fourmi rampante parmi les fourmis ?

Cela me désole... J'ai soif de toi qui ne me connais pas...

Aussi, voici une photographie de moi. Tu pourras (oh ! voilà que je te tutoie !) me départager de la piétaille. Mettre un visage sur les mots. Et qui sait, dans ton esprit, dans ton ventre, les libertés que prendront mes yeux, mes lèvres, mes mains désormais connus de toi ?

Myriam Merveille, Myriam Enivrante aux quatre coins de mon ivresse, comme une immense tourelle plaquée d'or au centre d'une abbaye.

Je te nomme M.A., partout, tout le temps. Une subtilité intime, un symbole de la nature abrégée de ton existence à mes yeux – pour l'instant. Une marque pour t'unir à moi. Tu es MA rêverie, MA danse sous les étoiles, MA finalité culminante. MA totalité.

Oh, M.A.... Je prendrais soin de toi, quoi que tu fasses. Tu me réclamerais du thé, des pantoufles, le silence absolu, que je te les offrirais en y joignant encore mes larmes. Tu me frapperais à m'en moudre les os, à faire gicler ma liqueur d'âme, rouge et bouillante, que j'en redemanderais rien que pour sentir ta peau effleurer ma peau. Je te ferais l'amour comme tu le souhaites, à t'en faire hurler de plaisir toute la nuit, à en faire accourir la police et ameuter le quartier.

Je tuerais, pour toi.

J'ai un Temple. Un Temple dédié à ton image. Un lieu sacré, méticuleusement à jour, où je me prosterne devant toi, où je te regarde vivre à l'écran.

Personne ne t'aime, ne t'admire autant que moi, M.A. Pour cette raison, je crois que tu devrais m'appartenir. Et je t'appartiendrais aussi, bien entendu. Comme deux

lumières se mélangent et créent une obscurité ; il n'y aura, autour de nous, que les ténèbres pour dévorer les autres amours.

Je rougis à t'écrire ces mots. Mais j'aurais bien plus honte de les contenir davantage.

Réponds-moi. Je t'en conjure.

Et peut-être... Si tu pouvais m'envoyer une photo de toi, signée de ta main ? Ou même y imprimer un baiser au rouge à lèvres, comme dans « Le Sourire de Mégane » (dans lequel tu étais sublime, soit dit en passant – le type ne te méritait pas) ? Je chérirais cette photo comme ma vie.

En espérant ardemment recevoir quelque nouvelle de toi. En espérant, surtout, pouvoir te dire ces choses en personne, ma belle, ma merveilleuse M.A.

Ton plus dévoué admirateur,

I. Hubert

J'admirai mon texte, satisfait. Je passai ensuite le reste de la journée à prendre des clichés de moi, vêtu de différentes chemises, coiffé au mieux, et à divers endroits de la maison. J'optai finalement pour une photo prise dans le Temple et sur laquelle je posais fièrement à côté du portrait noir et blanc, flanqué de bouquets de roses ; leur rouge vif détonnait contre le rideau sombre, en arrière-plan.

Les étapes subséquentes se déroulèrent comme précédemment. J'avais le même sentiment de devoir accompli, de fardeau lesté. La vie pouvait retrouver son cours paisible où je chantais, dans ma fébrile expectative, la même chanson. « J'étais perdu, perdu... »



Deux semaines plus tard, je reçus une enveloppe estampillée Moore and Wells' Talent Agency – Myriam Aaron. Le choc fut tel que je demeurai un long moment planté devant la boîte aux lettres, incapable de détacher mon regard de l'objet que l'absence avait rendu mythique. L'autocollant imprimé affichait *Humbert* au lieu d'*Humbert*. Une simple erreur de frappe. Il fallut l'haleine glaciale du vent, dont le souffle s'était tout à coup engouffré entre les maisons et sous ma chemise, pour interrompre brutalement ma contemplation et m'obliger à trouver refuge à l'intérieur, le corps frissonnant.

L'enveloppe céda sous ma lame dans le doux bruit du papier qui se rompt. J'en sortis une unique feuille, pliée avec art, et légère comme une plume. Je la développai, tremblant jusque dans ma moelle ; le tambourinement de mon pouls engourdissait mes doigts. Le message typographié s'étala sous mes yeux :

Monsieur I. Humbert,

Merci pour vos bons mots. Je lis chaque lettre avec attention et votre soutien me comble de bonheur. Je vous offre mes meilleures salutations et mon respect le plus profond.

Cordialement,

Myriam Aaron

Je retournai la feuille ; verso nu. Je revins au recto. Je relus les deux lignes. La date d'envoi précédait celle de ma deuxième lettre, il s'agissait donc de la réponse

à ma première. Je fouillai l'enveloppe vide, la tournai et la retournai. C'était tout ? Un simple mot imprimé, affreusement impersonnel ? Pas même un autographe ? Une photo ? Et en prime, une erreur dans mon nom de famille ? C'était une blague ? Je froissai la lettre dans mon poing et la déchirai en confettis pour la piétiner. Je frappai le sol à m'aplanir la cambrure des pieds, et jusqu'à ce qu'une douleur électrique m'escalade la jambe et se jette sur mes vertèbres. Je me mordis les lèvres ; des étoiles et soleils noirs scintillaient devant mes yeux.

Je balayai mes flocons de furie. Je déposai chacun d'eux dans l'enveloppe de Pandore d'où ils avaient jailli. Ma colère ne s'amenuisait pas, mais je savais qu'il fallait agir avec pragmatisme. On ne se moquait pas de moi ainsi.

J'emportai l'enveloppe dans le Temple, comme un cercueil que l'on porte en terre. Puis, sur une feuille blanche, avec une plume noire, j'écrivis ma première lettre de rupture.

Pourquoi ? Comment as-tu pu ? Tu n'as rien lu de mes mots, menteuse ! Je suis perdu, je n'y vois plus rien. Je t'offre tout... je te dis ces choses... ces choses magnifiques, sublimes qui m'écartèlent... RIEN ! Vide ! C'est envolé ! Je te hais, salope ! Je te hais, je te déteste ! J'ai l'envie absolue de te faire du mal, comme toi tu m'as fait du mal. De te frapper ! De te piétiner dans les ordures où tu mérites de finir tes jours ! Je veux t'éteindre ! Tu me fais si mal, M.A. Ton indifférence... Je me sens si lourd, plaqué au sol. Du GRIS ! Voilà ce que je suis pour toi !

Du flou ! Du gris dans ton bleu ciel ! Eh bien, je t'en ferai du rouge, moi ! Je veux le voir dans tes yeux ! Je veux te voir voir le rouge ! Je te veux soumise et rouge et grise et rien, rien du tout, des traînées de cendres sur un pavé, un œil crevé ébloui de ténèbres...

Toi et moi, c'est fini. Tu m'as trahi. Et je t'en veux à mourir.

I. Hubert

Je la photocopiai et cachai la copie avec les deux autres, dans le Temple. Puis je pliai l'original avec soin et l'introduisis dans son véhicule funeste. Même dans le chaos, il fallait demeurer méticuleux. Je me vêtis de noir et me rendis au bureau de poste comme on se rend au salon mortuaire. J'envoyai par courrier normal ; je n'attendais aucune réponse et je n'avais plus d'espoir. Le temps était devenu un vaste océan glauque et gluant, comme une gélatine insondable, à perte de vue. Il n'y avait plus d'avenir. Rien qu'un corps mou et visqueux aux horizons incertains, irrémédiablement collé au présent.

Sur le chemin informe du retour, je marchais en silence, ruminant mon échec. Certainement le plus grand échec de ma vie. Je cuvais ma rage bouillonnante. Mais je ne chantais pas. Ma vie était détruite. Je l'avais égarée dans les corridors convulsés de mon cœur. Il n'y aurait plus de chanson.



« Personne ne t'aime, ne t'admire autant que moi, M.A. Pour cette raison, je crois que tu devrais m'appartenir. Et je t'appartiendrais aussi, bien entendu. Comme deux lumières se mélangent et créent une obscurité ; il n'y aura, autour de nous, que les ténèbres pour dévorer les autres amours. »

Plomb relate une collision brutale entre fantasme et réalité. Carl, un homme sans envergure, est obsédé par Myriam Aaron, superstar de l'heure. Après avoir reçu de l'actrice une réponse formatée à sa lettre enflammée, il décide de tout laisser tomber pour la traquer. Carl est attiré par ce qu'il ne peut toucher sans se brûler ; un aveuglement qui ne peut se terminer qu'au fond de l'abîme.



Félix Villeneuve est originaire de Rouyn-Noranda, en Abitibi-Témiscamingue, et réside à Québec. Bachelier en études anciennes de l'Université Laval, il a fait paraître en 2014 son premier ouvrage, *L'Horloger (XYZ)*, un recueil de nouvelles pour lequel il a obtenu des critiques élogieuses. Il est administrateur au Centre québécois du P.E.N. International, au sein duquel il remplit la fonction de responsable du Comité de défense des écrivains persécutés.

